

LA LIBERTÉ

ORGANE OUVRIER, PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS-VILLE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Communications, Correspondance et Abonnements:
CASILLA CORREO N° 759

ABONNEMENTS-PROVINCE:
Trois mois \$ 0.60
CASILLA CORREO 759

Buenos Aires, 22 Avril 1894.

A bas le socialisme

Il fut un temps — assez long même — où le nom de Socialisme ralliait sous son drapeau tous les révolutionnaires. Sa signification était : Destruction de la vieille société, organisation nouvelle donnant satisfaction à tous les besoins, permettant le libre épanchement de toutes les passions, provoquant les initiatives; il ralliait tout le monde, ce mot magique, parce qu'il représentait la Révolution dans son intégralité.

Aujourd'hui, il n'a plus aucune signification propre; chacun s'en affuble et l'accorde à la saucée qu'il préfère, il est devenu inoffensif et, par cela même qu'il ne représente plus aucune revendication précise, il a perdu tout son prestige et toute son attirance. Il est devenu le refuge de tous les ambitieux, qui à son ombre espèrent duper les naïfs. Nous avons aujourd'hui, au lieu et place du socialisme révolutionnaire représentant les revendications du prolétariat universel, une foultitude de socialismes tous meilleurs les uns que les autres. Nous avons le socialisme chrétien de la vieille ganache du Vatican; le socialisme des panamistes Floquet, Clémenceau et Cie; le socialisme de M. J. G., de M. Brousse et consorts, celui du gredin Constans et un tas d'autres connus et inconnus, mais tous n'ont, avec le socialisme révolutionnaire d'antan, que la ressemblance du nom.

Le socialisme du pape se traduit par la charité exercée par l'Eglise ayant reconquis sa toute puissance. Celui des pots-de-viniers par l'organisation du crédit à bon marché. Celui de M. Gues-

de par l'encasernement de la population. Celui de M. Brousse par les services publics, et celui de Constans à convertir en gardiens de la République deux ou trois millions d'ouvriers à qui on assurera le gîte et le couvert. C'est une salade fantastique quadruplement russe et centuplement rosse.

Tous parlent de charité, de réformes, de conquêtes du pouvoir; tous sont muets sur l'expropriation politique et économique qui était, jusqu'à ce jour, la vraie signification du Socialisme et, par conséquent, la négation absolue de la Charité, des Réformes et de toutes les Conquêtes de Pouvoir possibles.

Ce socialisme est devenu à la mode; l'ont embrassé les pires ennemis du peuple. Nous avons des comtes, des marquis, des ducs, des financiers, des journalistes, des évêques, des industriels, des négociants, des médecins, des avocats, qui font profession de foi socialiste.

Le Socialisme, voyez-vous, *gna que ça!* Ça vous pose un homme, ça le détache de la grande masse des imbéciles; c'est un titre que l'on se donne, et puis, ça n'engage à rien. On est socialiste, c'est vrai, mais on en est pas moins pour cela un homme d'ordre, prêt à endosser le costume de garde national ou celui d'agent de police.

Cela fait très bien, après un bon gueuleton où l'on s'est repu de mets savoureux et gargarisé avec les meilleurs crus, de lâcher tout à coup, au dessert, un discours bien senti sur les souffrances des travailleurs et sur la nécessité urgente de les alléger par une série de réformes aussi sagos que socialistes.

« Sans doute, Messieurs, s'écrie le plus ardent des réformateurs, notre socialisme ne consiste pas à bouleverser la société, à saper les bases de

la propriété individuelle, à troubler l'ordre établi et nécessaire; loin de nous cette pensée qui ne peut germer que dans le cerveau d'affreux anarchistes. Nous respectons la société, mais pourtant il faut faire quelque chose pour le peuple. Quelque chose qui, sans diminuer les bénéfices des capitalistes, donne un peu de tranquillité aux classes laborieuses. Rendons-lui la foi en ses anciennes croyances, enseignons-lui à faire des économies, à se créer des ressources pour sa vieillesse. Fondons des établissements de crédit où nous ferons valoir son petit pécule, car je vous le dis en vérité, il est temps de songer aux misères d'en bas. Voilà, Messieurs, le vrai socialisme, le socialisme sain et raisonnable, le socialisme des honnêtes gens, le socialisme dont nous sommes fiers d'être les porteparoles! »

A bas le socialisme, nom de dieu!

L'Esclavage volontaire

Quand il vote, le peuple est souverain. C'est de la canaille lorsqu'il demande à ceux pour qui il a voté de tenir leurs promesses.

Dans le premier cas, on le flatte; dans le second, on le mitraille. Dans les deux cas il joue un rôle d'imbécile et de dupe.

Un homme qui donne sa liberté à un autre n'a rien à réclamer de lui lorsqu'il use et abuse des droits qu'on lui a donnés. Quand les hommes voudront être libres, ils ne se donneront plus de maîtres.

O vous! qui voulez des gouvernants, cessez donc de nous parler de liberté, car la liberté n'est point faite pour des esclaves!

Qu'un homme subisse l'esclavage, cela prouve sa lâcheté, car on peut toujours se révolter contre son maître; mais qu'un homme libre demande à être

reux doivent s'accrocher à tout espoir de vie meilleure et quelle hâte ils ont de la voir fleurir!

... Un matin, à l'aube, je vis, par groupes noirs sous le ciel pluvieux plus noir encore, des hommes s'avancer vers le noir absolu du gouffre. Je me sentis au cœur une profonde pitié pour ces pauvres êtres mes frères, qui s'en allaient ainsi, de l'ombre à l'ombre, tous-jours, toujours...

J'emportai de cette ville une vision d'enfer. Je sentais quelle sourde haine devait fermenter en ces tristes âmes. Mineurs qui vivent sans sortir de cette lugubre contrée, vivent-ils? Et, sans savoir que, plusieurs mois après, les faits justifieraient mes sentiments, j'avais la notion confuse que si jamais paraissait le signal d'une révolte, il viendrait des hommes forcément farouches que nos lois sociales ont parqués en ce lieu de boue. Et, tandis que le train me ramenait à travers les silencieuses stations déjà traversées, je regardais affolé, d'un œil altéré de lumière, se dérouler sous la pluie la terre noire du travail moderne, la terre du progrès et de la lassitude, la terre du capital et de la désolation...

JEAN CARRÈRE.

(Extrait de *Pages d'une vie*, à paraître).

Publié par la *Revue Libertaire*.

REUNIONS ET CONVOCATIONS

Nous recevons la convocation suivante:

Les ouvriers chapeliers sont invités à la réunion qui aura lieu aujourd'hui, dimanche 22 avril, à une heure et demie de l'après midi, rue Cuyo 1526.

Ordre du jour:

Organisation d'une société sans cotisations ou fonds roulant.

La commission.

JUSTICE !

Le voilà qui bat son plein, mon affreux cauchemar de chaque année, le sombre hiver avec ses rafales de neige et sa bise glaciale! De longs jours encore le soleil ne viendra pas égayer, de ses rayons d'or, le papier de couleur indécise qui tapisse mon réduit du sixième. A l'heure matinale où un filet de pâle lumière filtre à travers les chassis mal joints de ma fenêtre, tristement je songe que le froid est intense au dehors, que les bêtes et les gens glissent sur le pavé boueux de la grande ville, que tous les visages sont violacés et mornes comme si la vie s'était retirée d'eux. Sur l'humide grabat que la brune atmosphère de la nuit a glacé, je grelotte comme le jonc dans la rivière agitée. Mes dents claquent et à mon ventre la faim mord. Sortirai-je de dessous les toits pour aller me joindre au noir bataillon des gueux qui cheminent, la tête basse, le long des boulevards, en quête de soupiraux d'où s'échappent les atomes de chaleur que le bourgeois n'a pu utiliser? Irai-je me

perdre au milieu de ces pâles figures d'affamés, fantômes funèbres de corps errants, que la société rejette de son sein, à l'instar de chiens galeux, traînant leurs loques avec leur tristesse à la porte des restaurants à la mode, où la valetaille avilie leur fait l'injure d'un morceau de pain sali par son air de pitié dédaigneuse?

Cependant, je veux vivre; je veux voir encore la douce lumière du jour, je veux revoir fleurir les plantes à la saison printanière, je veux entendre encore, à l'heure vespérale des chaudes journées d'été, le doux frémissement des blonds épis qui ondulent sous la brise caressante du soir. De ce vin pétillant dans le cristal pur que la nature aveugle, mais généreuse, prodigue à l'exploiteur, je veux ma part. Je veux plonger mes lèvres, que la fièvre du froid et de la faim altère, dans ces coupes d'or remplies du champagne mousseux dont les récits d'abondance chez les princes de l'or m'écornent les oreilles. J'ai quelque chose qui bat sous ma mamelle gauche, j'ai des fibres qui vibrent sous la grossière enveloppe qui protège mal mes membres; je veux aimer et vivre ma vie selon le droit à l'existence que nous confère la force qui nous fait naître.

Mais, hélas! n'est-ce pas un rêve que de vouloir jouir des dons de la nature en cette société bâtarde où les esprits les plus éclairés, les plus aptes par leur profondeur de vue, par la parole qu'ils ont persuasive, à améliorer le sort du prolétaire, qui cependant, «est venu au monde riche des richesses de la nature», persistent à se croire d'essence supérieure; où la presse bourgeoise, sans honte, prostitue sa plume au service d'être sans vergogne qui ont échafaudé leur fortune sur les misères du pauvre, ne cesse de flétrir ce qu'elle appelle les «ignobles procédés» de quelques hardis compagnons, qui, humbles martyrs de la sainte cause de la Liberté, lassés enfin de cet esclavage imposé aux masses par quelques privilégiés, ne craignent pas, dans ce duel inégal de la pauvreté avec le capital, d'attaquer en face cette pieuvre hideuse qui est la bourgeoisie, dont les suçoirs visqueux sont insatiables de proies!

A des centaines de mètres sous terre, dans une atmosphère saturée de gaz dangereux, au milieu des contorsions du corps se ployant sous le choc de la pioche qui fendille le roc, le mineur exhale sa plainte et les échos la répète dans les longues galeries où tout un monde gémit sous le faire de ce travail pénible, où des générations ont peiné pour enrichir des ministres et autres seigneurs de même envergure.

Le paysan, misérable, attaché à la terre qu'il cultive et fouille avec opiniâtreté, peut à peine nourrir sa famille du pire fruit de son travail, le meilleur allant remplir les caisses de l'Etat servant aux besoins de cette nuée de budgétivores dont le grand labeur consiste à écrivasser quelques notes dans un ministère ou établissement similaire.

Eh! qu'importe au cultivateur des vallées fécondes ou au père des landes stériles, la splendeur des fêtes en l'honneur des gouvernants, s'il a souffert toute l'année, s'il endure depuis longtemps des privations qui anéantissent son corps?

L'ouvrier des villes se meurt lentement dans les ateliers à l'espace trop étroit, consumé par le surcroît de travail et par l'usage des aliments frelatés. Du nord au sud, de l'est à l'ouest de la vieille Europe aussi bien que du nouveau continent, le malaise est le même dans les masses.

Et cependant le bourgeois s'amuse. Tandis que nous crevons la faim et subissons le froid dans nos mansardes macabres, l'accapareur boit à pleines lèvres la coupe des jouissances.

Son regard tombe avec mépris sur l'ouvrier qui lui pétrit le pain, comme sur le vigneron dont le labeur persévérant lui fournit le vin. Des esprits faibles et des caractères sans énergie il en a fait des sbires qui protègent son intéressante personne contre les légitimes revendications jugées trop bruyantes des travailleurs qui ont le tort d'estimer que l'homme est né libre sous toutes les latitudes. Elle est horrible, d'ailleurs, cette servitude que s'imposent volontairement ces agents de la force publique, lesquels ont aliéné même leur liberté de penser.

Mais mes entrailles grondent, mon estomac se creuse et mon cerveau se vide. Je n'ai même plus la force de penser. Encore une fois je crierai: Justice! et haine à cette société qui nous pose l'affreux dilemme: Mourir ou vivre esclave!

Hanna.

(Hiver 93).

PETITE CORRESPONDANCE

Madame E. J. Delattre est priée de faire connaître son adresse à la casilla de «La Liberté». Nous tenons à sa disposition une correspondance arrivée de France à son nom.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

POUR LA PROPAGANDE

Liste recueillie à la Fabrique nationale de chaussures: Un atorrante, 0.50; Lallemand, 1; Adrien Meunier, 0.50; Gaston, 0.50; E. Lasbargueres, 0.50; José Hoste, 0.50; C. Grandcolas, 1.50; Couailler, 1; Gabriel, 0.60; Lallemand, 0.50; Gall, 0.50. Total: 7.60. — X. 0.50 — P. 0.10 — Un groupe de plâtriers en train de boire l'absinthe au Casino, 1. — Total général: 9.20.

A ce jour: 131.50 \$.

LA LIBERTÉ

se trouve en vente aux kiosques des places Victoria, Monserrat, Lorrea, Libertad, Lavalle, Viamonte, Constitution et Once de Setiembre, ainsi qu'à la librairie de la rue Esmeralda 673. Le demander également aux crieurs.